

Le petit calepin de Jean Paré

JEAN PARÉ, *Le calepin d'Érasme*, Montréal, Leméac Éditeur, 2013, 214 pages

Pierre Vennat

Volume 7, numéro 3, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69511ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vennat, P. (2013). Compte rendu de [Le petit calepin de Jean Paré / JEAN PARÉ, *Le calepin d'Érasme*, Montréal, Leméac Éditeur, 2013, 214 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 7(3), 24–24.

LE PETIT CALEPIN DE JEAN PARÉ

Pierre Vennat

JEAN PARÉ
LE CALEPIN D'ÉRASME
Montréal, Leméac Éditeur, 2013,
214 pages

Nul besoin de présenter Jean Paré. L'homme a beaucoup écrit, on pourrait même dire qu'il a toujours écrit. Et parlé sur toutes les tribunes qu'on lui a offertes. Je l'ai connu au début de la Révolution tranquille, alors qu'il dirigeait les pages culturelles de *La Presse* sous Jean-Louis Gagnon, à peine plus âgé que moi qui faisais mes débuts. Suivant ensuite Gagnon au *Nouveau Journal*, il passa ensuite au cabinet de Paul Gérin-Lajoie qui venait de créer le ministère de l'Éducation. On le retrouve ensuite comme animateur de l'émission *Présent* à Radio-Canada avant de revenir à la presse écrite, d'abord comme rédacteur en chef du magazine *Maclean*, puis de fonder, en 1976, le mensuel *L'Actualité* qu'il a dirigé pendant vingt-quatre ans.

Il y a déjà quelques années que je n'ai pas bavardé avec lui, mais j'ai toujours eu du respect pour lui, même si je ne partage pas toutes ses idées, loin de là. Il est de ces hommes qu'on éprouve du plaisir à lire même si on n'est pas d'accord avec lui, parce que pour le contredire, on se doit de développer des arguments solides.

Cela ne veut toutefois pas dire que tout ce que Paré publie est intéressant. C'est le défaut de son calepin de note qu'il vient de publier chez Leméac sous le titre *Lecalepin d'Érasme*. Car Paré, paraît-il, se promène partout avec un petit calepin sur lequel il note ses réflexions sur tout ce qui l'intéresse. Et Dieu sait s'il s'intéresse à un tas de choses, que cela soit les arts, la politique de gauche comme de droite, les jeunes, les vieux, les pauvres, les riches, la littérature, la religion et j'en oublie.

Le problème c'est d'abord que ses réflexions, qui s'étendent sur 213 pages format «carnet», ne dépassent guère pour la plupart, plus d'un paragraphe, couvrant rarement une page petit format. Cela fait beaucoup de réflexions. En plus, elles ne sont pas indexées. Paré peut parler de fédéralisme et de souverainisme en page 10, y revenir en 50, puis en 90, etc.

Et puis dans ce vaste coq-à-l'âne, plusieurs des sujets qu'a notés Paré ne sont guère d'intérêt pour plusieurs lecteurs. En tout cas pour moi. Si «qui trop embrasse mal étroit», qui note sur trop de sujets mal intéresse. En un mot, un travail d'édition aurait été nécessaire, quitte à supprimer plusieurs des entrées et obliger l'auteur, il en est capable, à regrouper ses réflexions sociopolitiques par exemple et les approfondir.

Selon le dictionnaire, un pays est un nom masculin désignant un territoire habité par une collectivité et constituant une réalité géographique. Or, note Paré «ce mot présente au Québec une étrange particularité grammaticale: il n'est jamais ou alors très rarement précédé d'un adjectif possessif (mon, ton, notre)... Il s'accompagne plutôt de l'article défini "le", qu'il partage avec d'autres réalités mythiques ou lointaines: le passé, l'avenir» (p. 7).

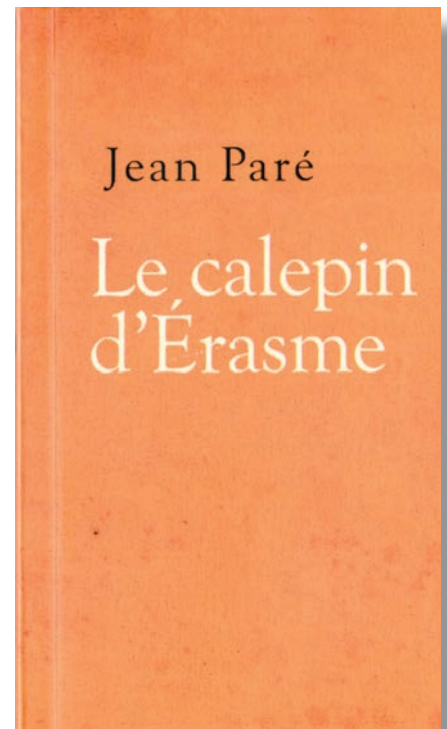
Et puis se demande-t-il, s'il n'y a pas deux nations au Canada, pourquoi y a-t-il deux nationalismes? Il ajoute que «les Québécois ne quitteront probablement pas le Canada: ils n'auraient plus personne qu'eux-mêmes à blâmer pour leurs petits problèmes. Quant aux Canadiens, ils tiennent aux Québécois devant qui ils peuvent brandir le plumet de ce qu'ils tiennent pour leur supériorité» (p. 17).

On le voit, plusieurs des quelque 500 courtes «réflexions» de Paré sont intéressantes. Mais je crains que plusieurs soient rebutés par ce style coq-à-l'âne et fourre-tout réparti sur 216 pages et n'aient pas la patience comme moi, de le lire avec un crayon feutre d'un bout à l'autre de façon à souligner diverses phases de sa pensée et pouvoir en faire un bilan.

À la question de savoir qui nous sommes, Paré répond en disant qu'un Américain, un Britannique, un Français ne doutent pas de ce qu'ils sont ni de leur nécessité, forgée au fil des siècles, mais que «le Québécois pense qu'il est un accident» (p. 18). Le Québécois, ajoute-t-il

[...] n'est plus français depuis longtemps; son américanité écrasée par celle de son voisin, il n'est pas un vrai Américain; il refuse d'être Canadien. Il rêve, il joue, idéalise un lointain régime français, mais ce régime, il faut le reconnaître, a été une série d'échecs. Il s'agit pour remplir le silence de sa solitude. Sa solitude évoque celle de l'Indien, lui aussi déphasé. Il nie la culture d'où il vient et dont il rêve quelques fois. Il refuse celle qui l'attire, mais où il sombrera. Ce ne sont pas ses seules contradictions. Il fait reposer son identité sur l'histoire mais ne l'enseigne pas. Il tente de développer un modèle de marché, mais pousse une éducation socialiste. (p. 21)

Les *Canadiens* (l'orthographe est de lui), affirme-t-il plus loin, ne comprennent pas que leurs compatriotes fédéralistes de langue française ne mènent pas un combat opiniâtre



et de tous les instants contre les sécessionnistes québécois de toute mouvance.

C'est que dans le reste du Canada, cet affrontement unit, alors qu'au Québec il divise, soit pour des raisons affectives, soit pour des raisons d'intérêt, et que cette division perdurerait après une éventuelle sécession, alors que le Canada anglais vaquerait enfin seul à ses ambitions, sans autre état d'âme. Cette guerre civile [sic] se déroule tout entière d'un seul côté de la frontière (p. 22-23).

Cela dit, Paré n'endosse pas la thèse du multiculturalisme pour autant:

En substituant le multiculturalisme à un biculturalisme historique pour noyer le nationalisme québécois, le Canada s'est joué un vilain tour: il a renforcé le nationalisme québécois et brouillé le sien. Refusant deux sociétés parallèles, il se retrouve avec des nations divergentes. Le Québécois n'est pas un immigrant, il ne se voit même pas comme minoritaire, sauf quand cela l'arrange. Il est. Il a été, longtemps, et il est. Et il souhaite fortement qu'il sera. Le multiculturalisme, lui, est temporaire: le temps d'une génération. Un pays incapable de faire des «nationaux» de ses immigrants est un pays condamné (p. 40).

Enfin, abordant la controverse qui fait rage actuellement sur l'enseignement de l'histoire dans nos écoles, Paré écrit que:

de la disparition de l'enseignement de l'histoire, je conclus simplement que les Québécois exècrent ce qu'on leur a traditionnellement présenté comme une interminable cascade de malheurs, de misères, de martyres, de défaites et d'échecs. C'est pourtant l'aventure étonnante d'une poignée de Robinsons jetés dans la sauvagerie qui, en trois siècles, l'occupe, contient les forces de la nature, forme une nation, s'arrache à la pauvreté, crée une société relativement prospère (p. 183).

On le voit plusieurs des quelque 500 courtes «réflexions» de Paré sont intéressantes. Mais je crains que plusieurs soient rebutés par ce style coq-à-l'âne et fourre-tout réparti sur 216 pages et n'aient pas la patience comme moi, de le lire avec un crayon-feutre d'un bout à l'autre de façon à souligner diverses phases de sa pensée et pouvoir en faire un bilan. ❖